

# L'homme et le tigre

---

Le tigre est dans l'homme. L'homme ne le sait pas. Il ne prête pas attention à ces feulements qui lui viennent de nulle part, à ces remuements en dedans qui signalent la vie sauvage. Alors le tigre grandit, prend tranquillement de plus en plus de place. Il s'ennuie, alors il rôde. L'homme déambule sur les boulevards, sans but, sans même l'idée d'un but. Il n'a rien à faire de ses journées alors il boit et il fume, et tandis que son esprit s'affaiblit, le tigre renforcit. L'homme est mû par une seule obsession. Il observe les femmes, les jeunes surtout. Il les fixe du regard, cherche à deviner le corps sous la robe, les seins dans le pull-over. D'imaginer leur nudité l'excite, parfois jusqu'au bord de la jouissance, et il ne sait que répéter « toutes des salopes » dans sa petite tête vide. Longtemps, il n'a fait que les observer, les suivre du regard, les siffler parfois quand il était entouré d'autres hommes et que cela lui donnait quelque assurance. Et puis il a commencé à chercher, sans savoir ce qu'il cherchait. C'était juste une obsession...

Le tigre a rugi en lui un jour qu'une de ces filles qu'il matait de trop près s'est rebiffée, l'a apostrophé et traité de connard. Il le sait qu'il en est un, mais il n'aime pas qu'on le lui dise. Pas une fille. Mais l'homme s'est recroquevillé. Dans son poing serré, une envie de tuer, et puis le manque de courage qui livre l'homme au tigre. Alors il s'est mis à rêver. D'abord des rêves de nuit, dans lequel il suit une fille dans des rues tortueuses, et c'est à mesure qu'il se rapproche l'excitation croissante de la chasse. Et toujours, au moment où il va enfin l'attraper, il se réveille avec des sueurs glacées et une érection presque douloureuse. Et puis les rêves l'ont envahi de jour, avec des images de corps nus se tordant, il ne saurait dire si c'est de plaisir ou de douleur. Et à chaque fois, ce sentiment de puissance dont il aimerait tant ne jamais revenir. Enfin, un jour, il a rêvé qu'il était perdu dans une grande ville où il ne rencontre personne et où il erre jusqu'à se trouver dans une impasse face à un tigre qui le regarde tranquillement. Il n'a aucun chemin de repli. Le tigre va ne faire qu'une bouchée de lui. Ce jour-là, il se décide.

Il a un opinel. Il fouille longtemps pour le retrouver dans le cloaque qu'est devenu sa chambre. Il fourre le couteau dans sa poche. Il va rôder sur les boulevards. Il repère une fille qui travaille là dans une boutique. Elle est jeune et jolie avec de longs cheveux, une taille mince dans un jean et tout de même une certaine élégance. Il l'observe en train de vendre des téléphones. Elle a une assurance qui l'irrite. Elle n'a pas peur. Elle n'est pas soumise, elle ne se comporte pas comme une proie potentielle devant tous ces hommes qui viennent dans sa boutique, qui lui font perdre son temps en palabrant sans rien acheter, juste pour le plaisir de passer du temps avec une jolie fille. Elle en rit, et quand l'un d'eux a un geste déplacé, elle le remet gentiment à sa place. Il entre dans la boutique et fait comme les autres : il examine des téléphones, la fait parler fonctionnalités et forfaits, et puis après un moment, il s'en va. Il reprend sa vigie sur un

banc non loin. Elle jette parfois un regard de son côté mais elle ne se doute de rien, elle ne peut pas lire dans ses pensées et rien ne laisse croire qu'il l'inquiète. Le premier jour, il n'ose pas donner suite à son idée. Il revient le lendemain, et encore le lendemain du lendemain. Il est patient. Enfin, il vit quelque chose. Il chasse.

Le tigre remue en lui. L'homme en a des aigreurs d'estomac. Il ne dort presque plus. Elle l'obsède. C'est elle, cela ne peut pas être une autre. Elle est trop libre. Elle ne baisse pas les yeux devant lui, ne reconnaît pas sa suprématie de petit homme. Il va lui donner une leçon. Le soir, quand elle ferme la boutique et qu'elle part par une petite rue adjacente, il la suit à bonne distance. Elle marche. Il marche derrière elle, sa main refermée sur son couteau dans sa poche. Elle entre dans un immeuble. Il se tapit non loin. Il attend. Il guette. Elle ne ressort pas ce jour-là, mais tous les soirs, il revient se mettre en faction non loin de l'immeuble. Un soir, la nuit est déjà tombée quand elle sort. Elle a un petit blouson de cuir sur son tee-shirt blanc, des baskets aux pieds. Elle semble heureuse. Elle s'en va sans doute à un rendez-vous, se dit-il. C'est cela, elle a rendez-vous avec son opinel, avec son désir aussi qui fait pulser ses tempes. Il la suit. Elle ne marche pas vite, semble ne se rendre compte de rien alors qu'il est à une vingtaine de mètres. Puis elle accélère après avoir tourné un coin de rue, et l'homme commence à s'amuser : ça y est, elle l'a repéré et elle va chercher à lui échapper. La chasse est ouverte. Il accélère à son tour, le cœur battant.

Il est à une dizaine de mètres d'elle. Soudainement, elle ralentit. Alors il ralentit lui aussi. Il se souvient avoir vu à la télé que lorsqu'une gazelle se voit perdue, elle cesse de fuir, elle s'immobilise. Son excitation est à son comble. Elle s'engage dans une petite rue mal éclairée. C'est l'occasion. Il presse le pas, sort son couteau et l'ouvre dans sa main droite, tandis qu'il pose sa main gauche soudainement sur son épaule. Et là, ce qui se passe est proprement stupéfiant. Elle se retourne vivement et le regarde un instant avec un regard clair qui ne tremble pas, puis elle saisit son bras qu'elle commence à tordre tandis qu'elle lui décoche un premier coup de pied dans le ventre, puis, sans même reposer le pied au sol, un second *mae geri* qui lui explose les testicules. Comme il se plie en deux avec les genoux qui fléchissent, elle lui tord le bras dans une clé imparable qui l'agenouille en gémissant et elle donne encore un coup de pied dans le bras qui tient le couteau, qui vole. Enfin, elle lui éclate le nez sur son genou qui remonte et le termine par un violent coup sur l'épaule du bras qu'elle tord en l'air, à la jonction du cou. Il y a un craquement sinistre, une douleur fulgurante qui traverse le haut de son bras avec une violente envie de vomir et il perd conscience.

Il se réveille à l'hôpital. Le médecin lui dit que son articulation est foutue. Il a des ligaments déchirés qu'il va falloir recoudre mais il ne pourra plus porter grand-chose avec ce bras là. Un policier vient l'interroger. On l'a retrouvé baignant dans du vomi, avec un couteau non loin et sur son front, le mot « violeur » écrit au rouge à lèvres. Il prétend qu'il s'est fait agresser par deux voyous mais le jeune flic n'en croit pas un mot.

Il le lui dit, en ajoutant qu'il ne peut pas cependant retenir d'accusation contre lui mais qu'il a intérêt à se tenir à carreau. Il lui offre de consulter un psychologue. L'homme ne veut pas que l'on fouille dans sa tête. Il refuse. Il sort bientôt de l'hôpital. Il recommence à déambuler sur les boulevards, l'esprit encore plus vide qu'auparavant. Par réflexe cependant, il évite l'endroit où elle travaille. Il ressent une vague honte. Le tigre s'étire et sourit. Cette femme était une belle panthère, comme il aime. L'homme est trop idiot pour faire appel à un chasseur de rêves qui pourrait le repérer, le déloger. Bientôt, le tigre mangera l'homme. Il le dévorera tout entier et alors, l'homme sera dans le tigre.

Jean Gagliardi, 27 juillet 2017